

GRACES ET SON EGLISE

LES ORIGINES DE GRACES

Le plus souvent, les communes de Bretagne sont issues de paroisses qui existaient bien avant la Révolution, d'où l'existence d'un seul mot breton pour désigner ces deux entités (parrez, ici prononcé parrouz).

Ce n'est pas le cas de Grâces. En effet, au Moyen-Âge existait une grande paroisse qui regroupait les territoires de Plouisy, Grâces et le quartier actuel de Saint-Michel. Assez tôt Saint-Michel devient le vrai centre de cette paroisse, bien qu'étant en principe une succursale de Plouisy. Le recteur de la paroisse résidait avant la Révolution à Saint-Michel, tandis que l'église Saint-Pierre de Plouisy était desservie par un vicaire.

De ce centre paroissial de Saint-Michel ne subsiste que l'ancien presbytère, rue des Salles. Un calvaire marque l'emplacement de l'ancienne église. En 1792, le siège de la paroisse Saint-Michel est transféré à la chapelle de Grâces, demeurée vacante après le départ des Cordeliers. Les restes du mobilier de Saint-Michel y sont ramenés, ainsi que les ossements du cimetière.

GRACES AU DEBUT DU SIECLE

En 1839, le recteur de Grâces, l'abbé Botrel, décrit ainsi le site de Grâces : *« Grâces, situé dans une position agréable, sur le versant occidental du Trieux, à environ deux kilomètres de l'église de Guingamp, à peu près à égale distance des deux grands chemins de Guingamp à Brest et de Guingamp à Callac, se présente agréablement à tout voyageur qui arrive par n'importe quelle route à Guingamp. Sa tour et sa flèche sont en effet le plus précieux morceau d'architecture de l'arrondissement de Guingamp. Il faudrait ici la plume d'un homme de l'art pour en donner une description fidèle. Le tout est composé de granit le plus fin et le mieux travaillé qu'il soit possible de voir, lié ensemble par un ciment plus dur que la pierre même... Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher à cette flèche religieuse dont l'aspect réveille une foule de sentiments et de souvenirs. »*

Tout le monde connaît l'étymologie de Grâces, on l'écrit au pluriel, probablement parce que la Vierge qu'on y honore... est pleine de Grâces. C'est aussi l'orthographe de la Cour de Rome qui, toutes les fois qu'elle avait correspondance avec les religieux écrivait au pluriel, en latin « de Gratiis », comme qui dirait Notre Dame des Grâces.

La commune de Grâces est issue de la paroisse créée à partir de la partie rurale de Saint-Michel. La partie urbaine (l'actuel quartier Saint-Michel « s'étendant jusque et y compris la Magdeleine) fut réunie à Guingamp dès 1792, une ordonnance de 1825 confirmera cette « annexion ». Notons que l'adjectif « gracieux » qualifie officiellement ce qui se rapporte à cette commune.

ORIGINES DE L'EGLISE DE GRACES

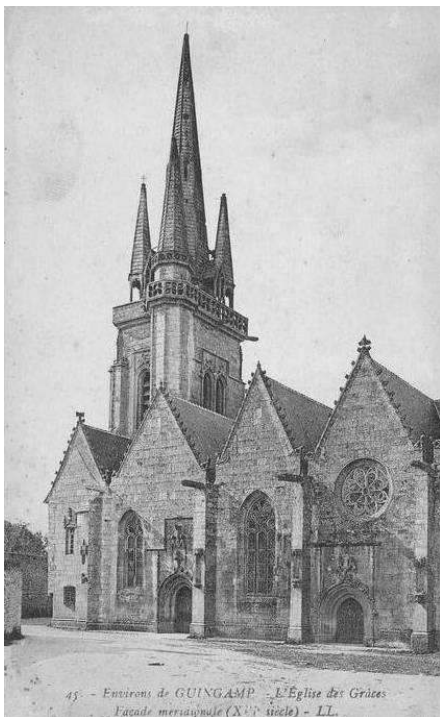
Le territoire de l'actuelle commune de Grâces était, comme celui de toutes les paroisses de Bretagne, parsemé d'édifices religieux : chapelle Notre-Dame de Grâces (l'église paroissiale actuelle), chapelle Saint-Jean de Kergrist, chapelle Saint-Yves de Kérurien, chapelle Saint-Joseph de Keranno chapelle de la Madeleine. De tous ces édifices, seuls ont subsisté la chapelle Notre-Dame et la chapelle Saint-Jean de Kergrist. Un petit oratoire perpétue le souvenir de la chapelle Saint-Yves.

L'église Notre-Dame de Grâces elle-même est l'héritière d'une longue histoire. Selon un arrêté du Parlement de Bretagne en date du 5 octobre 1509, *« un religieux de l'ordre de Monseigneur Saint-François avait fait contre un fossé de la terre du mineur Pierre Renaud une petite loge en forme d'oratoire »*. Au XIV^e siècle une première chapelle est édifiée à cet emplacement et devient un lieu de pèlerinage important, si bien que les gouverneurs de la paroisse Saint-Michel songèrent à bâtir une chapelle plus importante. Au début du XVI^e, Jehan Le Bellec, « gouverneur » de la paroisse Saint-Michel, obtint le droit de construire une chapelle sur les terres du seigneur de Kerizac « au-dessus du lieu de la fontaine » près du village de Beuzit (= en breton lieu planté de buis, traduit ici en La

Boissière).

Les dates de construction de l'église nous sont connues par des inscriptions sur la poutre sablière à l'intérieur de l'édifice et à l'entrée du portail. On peut y lire : « *le dozième jour du mois de mars mil cinq cents et seix fust la première pierre de cette chapelle assise* », et : « *Le cinquième jour de febvrier de l'an mil VC et huit fut le boies de cette chapelle assis auquel temz estoient maistre Jehan Le Divrec recteur de la paroisse de Plouisy et gouverneur de la dite chapelle Jehan et autre Jehan Le Bellec* ».

Le terrain ayant été offert par la famille de Kerizac, ses armes furent sculptées au-dessus du porche de la tour. Le nom du « promoteur » de l'édifice nous est également connu, il s'agit de Pierre Bissic, cordelier à Guingamp.



Le plan de l'église est simple : rectangulaire à chevet plat. Elle comprend une nef avec un seul bas-côté au sud, composé lui-même de quatre travées. Les grandes arcades retombent sur des piles circulaires avec pénétration directe des arcs dans les piles, sans chapiteaux.

Selon l'abbé Loyer, ce plan était particulier à certains ordres mendiants (Cordeliers en particulier), mais en fait de nombreuses églises bretonnes étaient ainsi construites avant la généralisation du plan en croix latine.

L'édifice est de style ogival flamboyant (ce que l'abbé Loyer appelle le « gothique fleuri »). L'église est bâtie en granit du pays, extrait d'une carrière toute proche, dépendant du domaine de La Boissière.

Le porche est surmonté d'un élégant clocher dont la tour, de plan carré, est surmonté d'une flèche légèrement ajourée et de quatre clochetons d'angle. L'un de ces clochetons est récent (cherchez lequel !) il avait été détruit, ainsi qu'une partie de la balustrade, par la foudre au début du XVIII^e siècle.

La façade latérale nord est sobre, ornée seulement de niches avec dais, aujourd'hui vides de statue. La façade sud au contraire est richement décorée : elle est composée de cinq pignons et ornementée de gargouilles représentant des moines. Deux de ces pignons sont percés de portes ogivales. La première de cette porte, la plus utilisée aujourd'hui par les paroissiens et les visiteurs, est située sous un arc richement décoré de feuilles de vignes de raisins et de petits animaux (grenouilles, chiens). Cet arc est surmonté d'un encadrement rectangulaire orné d'un écu aux armes de Bretagne soutenu par des lions, sans doute en l'honneur d'Anne de Bretagne qui aurait participé au financement de la construction. L'autre porte, dite « Porte de l'Annonciation » présente des panneaux de bois intéressants. Au-dessus du second porche, la fenêtre est remplacée par une rosace. A noter également que deux des fenestrages, l'un du côté nord, l'autre du côté sud, sont en forme de fleur de lys. La sacristie est postérieure à l'édifice, elle a été construite au XVII^e siècle, à l'époque des Cordeliers.



Les vitraux primitifs ont malheureusement disparu, celui du chevet date du siècle dernier. L'église ne renferme plus guère de mobilier sinon des stalles provenant de l'abbaye de Beauport, et un reliquaire en bois sculpté offert en 1874 par Monseigneur David pour y déposer les restes des restes des Bienheureux Charles de Blois. Ces reliques se trouvaient dans un reliquaire somptueux du XVIII^e siècle, comme l'atteste une inscription sur cuivre de 1753 conservée dans l'église. Celui-ci fut détruit, ainsi que le maître-autel et le chœur, par l'incendie de 1829 dû à l'imprudence du sacristain qui avait oublié un tison dans une petite armoire contenant de l'huile.

La petite porte de la tourelle d'escalier du clocher porte des sculptures représentant des feuillages et un musicien jouant d'un instrument à vent difficile à identifier.

La frise sculptée qui orne les sablières de la nef et des bas-côtés est très intéressante. Elle représente, en dehors des ornements végétales, la « via perditionnis », la voie de perdition, où se succèdent des scènes de chasse, d'ivrognerie, des figures monstrueuses.



A ce sujet, Sigismond Ropartz écrit : « *Les sculptures de Grâces ne sont autre chose qu'un long poème où sont stigmatisés tous les vices, sous la figure de Franciscains paresseux, avares et gourmands. Était-ce une leçon de morale, était-ce une sanglante satire ? Quoi qu'il en soit, ces sculptures sont magnifiques de verve grotesques... Ici c'est un moine ivre qui roule sous une tonne immense et se noie dans une mer de vin, là c'est un moine encore dont la sordide avarice se livre à un métier que ma plume ne peut décrire ; ailleurs, un diabolin lubrique brouette en enfer une charretée de nonnes; tout cela est encadré dans un merveilleux fouillis de feuillage et d'arabesques qu'animent des*

chasses fantastiques et que peuplent tout un monde d'animaux bizarres.

La conclusion de ce poème étrange, c'est un bas-relief isolé où deux anges en pleurs montrent au peuple la Sainte Face du Christ, sanglante, meurtrie et couronnée d'épines, expiation éternelle de tous les désordres et de tous les scandales dont l'artiste vient de vous offrir la représentation cynique. »

LES CORDELIERS

L'histoire de Grâces est inséparable de celle des « frères mineurs Cordeliers ». Ces Franciscains établis à Guingamp grâce à la protection de Guy de Bretagne, prince de Penthièvre en 1283, vinrent s'installer à Grâces en 1581 à la suite de l'incendie de leur couvent de Guingamp lors des guerres de la Ligue. Ils devaient y rester deux siècles (jusqu'en 1791). Un couvent important fut construit à partir de 1633. Il comprenait un réfectoire, les chambres des moines, un cloître ainsi qu'une riche bibliothèque. Il n'en reste plus guère de traces aujourd'hui. La fontaine qui fut sans doute à l'origine du culte primitif et qui se trouve à l'extérieur, accolée au pignon est, alimentait alors un vivier où les Cordeliers entretenaient du poisson.

En 1636, le supérieur du couvent, le père Guillaume Le Court, fut assassiné par deux de ses moines qui l'arrachèrent de nuit à sa cellule et le traînèrent dans l'allée du manoir de Keravel. En expiation de ce crime une croix fut érigée à l'endroit même du meurtre. Cette croix, transportée dans le jardin de Keravel durant la Révolution orna longtemps par la suite le centre du cimetière. Elle fut déplacée au coin de l'enclos lors de l'érection du grand calvaire central en 1891.

Aujourd'hui encore, le bourg de Grâces se ressent de sa « vocation tardive » de centre communal et paroissial. Son église, « *un de ces joyaux ciselés en granit dont notre Bretagne est l'écrin* » (S Ropartz), est bien mal mise en valeur. La route passe au pied même du clocher, du fait de l'emplacement du presbytère, construit en 1843 pour abriter les recteurs, logés auparavant à Keravel.

De plus, la commune de Grâces correspond à la partie rurale de Saint-Michel. Le bourg s'est trouvé complètement décentré par rapport à la commune et, à peine sorti du bourg, l'on se trouve déjà dans la commune de Plouisy. Mais on ne refait pas l'histoire...

Henri LE NAOU

Sources historiques

- Cahier de paroisse de Grâces, d'après une copie due à l'abbé Derrien. Articles de l'abbé B. Loyer dans « Kloc'h braz Gras », bulletin paroissial, 1927-1930
- Les Côtes-du-Nord, par Benjamin Jollivet, Guingamp, imprimerie Rouquette, 1856
- Guingamp. Etude de Sigismond Ropartz.
- Fiche de Mme Toulet.
- Et la mémoire collective des habitants de Grâces.

GUINGAMP - GUINGAMP

DEUX MINUTES D'ARRET... SUR LA DEMOGRAPHIE *(Jean OLLIVRO)*

Population et urbanisation dans l'espace guingampais

On peut dire que le processus d'urbanisation guingampais a globalement suivi les trois premières phases urbanisatrices classiques du monde occidental. En effet, jusqu'aux années 1970 Guingamp a été une ville attractive. L'exode rural et l'attrait psychologique exercé par la ville ont enclin les ruraux à s'y installer ; l'implantation simultanée d'une zone industrielle guingampaise et la création d'une ceinture d'habitat collectif (Roudourou, Gourland, Cité Lefort, Madeleine) ont permis aux arrivants d'y vivre en y trouvant un emploi et un logement.

Ces arrivages massifs se sont effectués pendant la période 1954-1968 et ont entraîné un gonflement de la population guingampaise qui s'accroît de plus de 1000 habitants pendant cette période (la commune passe de 8134 habitants à 9225).

La particularité guingampaise tient au fait que ces immigrants sont extrêmement jeunes : 67,6 % d'entre eux ont alors moins de 40 ans, plus de 40 % sont en âge d'avoir des enfants.

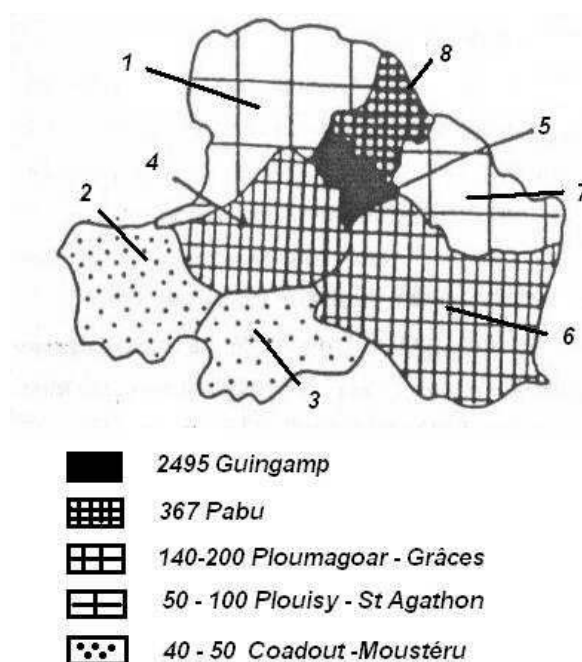
Ceci permet à Guingamp d'avoir une croissance « ahurissante à l'échelle française » et G. Le Forestier a analysé dans une thèse « l'incroyable bond démographique » de la ville à cette époque. Il compare en particulier fort justement le régime démographique de Guingamp à celui de pays alors très jeunes comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande et donne les chiffres suivants :

en 1960	NATALITE	MORTALITE	EXCEDENT
Australie	22,5 %	8,6 %	+ 13,9 %
Nouv. Zélande	26,5 %.	8,8 %	+ 17,7 %
Guingamp	28,0 %	8,4 %	+ 19,6 %

Dans les années 68-75, il semble que le mouvement d'afflux se tasse puisque Guingamp ne s'accroît plus que de 59 habitants en 7 ans. En fait, ce chiffre masque une extraordinaire mobilité des populations : si beaucoup de gens quittent la ville, ils sont aussi très nombreux à s'y installer. Le solde migratoire ainsi constaté résulte de deux courants immigration-émigration très forts : c'est l'époque où apparaît une redistribution générale de la population guingampaise.

Présentation : Carte des densités

- 1 Plouisy
- 2 Moustéru
- 3 Coadout
- 4 Grâces
- 5 Guingamp
- 6 Ploumagoar
- 7 Saint Agathon
- 8 Pabu



A cette période, l'accroissement de la ville déborde par tache d'huile sur les communes périphériques. On assiste à une diffusion de plus en plus importante des résidences sur les faubourgs immédiats de la ville, sur le péri-urbain.

A Guingamp ce mouvement est important pour plusieurs raisons. D'abord, du fait de l'exiguïté de la commune guingampaise. La ville apparaît en effet saturée avec : plus de 2500 habitants/km², les terrains y sont plus chers et l'extension déborde alors sur les communes avoisinantes.

Les bénéficiaires principaux sont Ploumagoar, Pabu et Grâce qui à eux seuls s'accroissent de 2645 habitants en 13 ans. On imagine les conséquences de ces bouleversements dans ces communes jadis stagnantes ou faiblement attractives (Grâce « gagne » 2 habitants entre 1954 et 1962); elles voient en quelques années leurs données socio-spatiales, leurs politiques et leurs paysages redéfinis par un afflux rapide, généralement sous la forme de pavillons isolés ou groupés.

Les couples qui s'installent ont généralement entre 30 et 40-50 ans, et des enfants. Ils bénéficient alors de la prospérité d'ensemble propre à l'économie française qui permet par exemple la généralisation des voitures particulières et donc l'éloignement. Ils décident de s'établir, de bâtir une résidence, un chez-soi à l'écart du centre, ce qui permet souvent d'avoir un jardin pour les enfants, un meilleur cadre de vie.

Ce mouvement, cette « mode de la rurbanisation » selon l'expression de Bäuer, se poursuit avec acuité pendant la période 75-82. Pendant ce « septennat » la commune-centre perd 777 habitants, ce qui semble considérable. La redistribution se fait certes toujours au bénéfice de Ploumagoar et Pabu qui restent fortement attractifs ; mais ces bourgades devenues villes, intégrées par de multiples liens au centre, font désormais partie de ce centre, sont à leur tour sur la voie de la saturation ; elles ne présentent plus le même attrait pour les populations avides d'espace, d'isolement et de terrains favorables.

C'est le troisième flux migratoire pendant lequel les émigrants s'installent un peu plus loin. La population de Grâce s'accroît de plus de 30 % en 7 ans et, ce qui est nouveau, c'est qu'à leur tour Plouisy et les deux petites communes du sud (Moustéru et Coadout) gagnent pour la première fois depuis 15 ans des habitants. Coadout passe de 209 à 401 habitants, ce qui correspond à un gain relatif de population de plus de 34%.

VARIATIONS ABSOLUES ET RELATIVES DES POPULATIONS

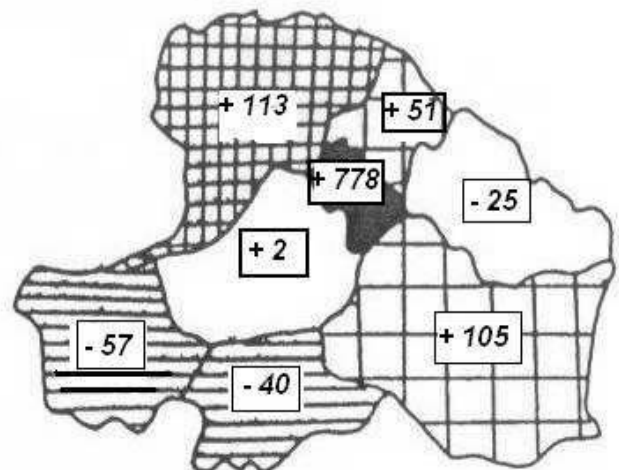
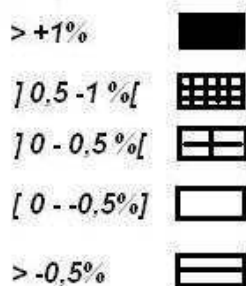
AUX PERIODES CONSIDEREES - Présentation des illustrations 1, 2 et 3.

Les variations absolues représentent les gains bruts de population, indiqués dans les différents carrés. Les trames représentent au contraire les pertes ou les gains relatifs, et dépendent donc fortement des chiffres de population primitifs. Par exemple, un gain de 100 habitants est relativement beaucoup plus important pour la commune de Coadout que pour celle de Guingamp.

Variations absolues ± 15

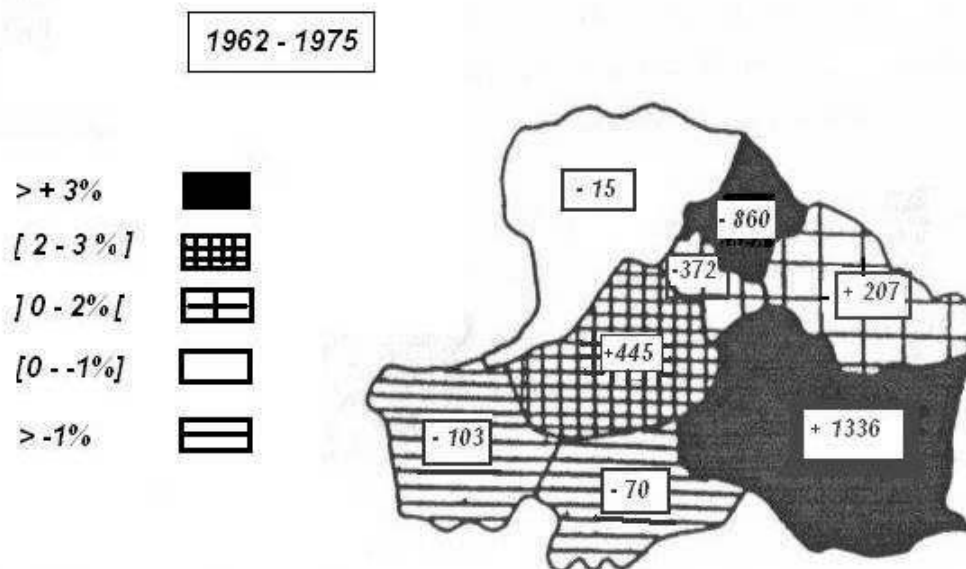
Variations annuelles

1954 - 1962



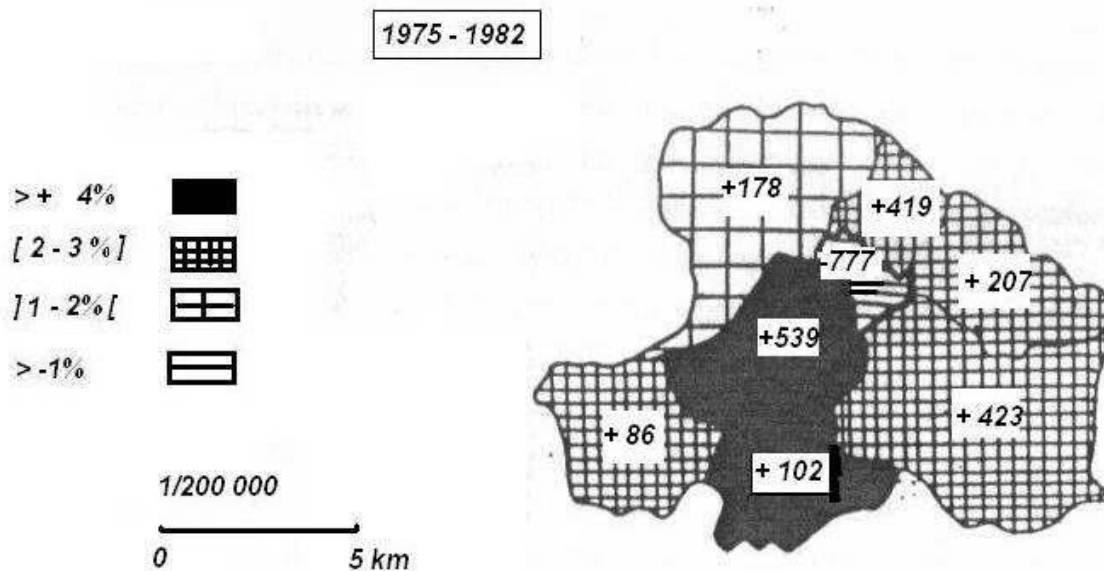
1954 -1962 : LA GRANDE PERIODE D'ATTRACTIVITE DU CENTRE

Pour Guingamp les gains se poursuivent jusqu'en 1968 (+ 313 habitants entre 1962 et 1968) puis stagnent entre 1968 et 1975 (+ 59 habitants), mais la phase 1954 - 1962 est la phase la plus nette d'accroissement, avec une opposition marquée entre le centre urbain et le périphérie.



1962 - 1975 : L'AGE DU DEVELOPPEMENT POUR PLOUMAGOAR ET PABU

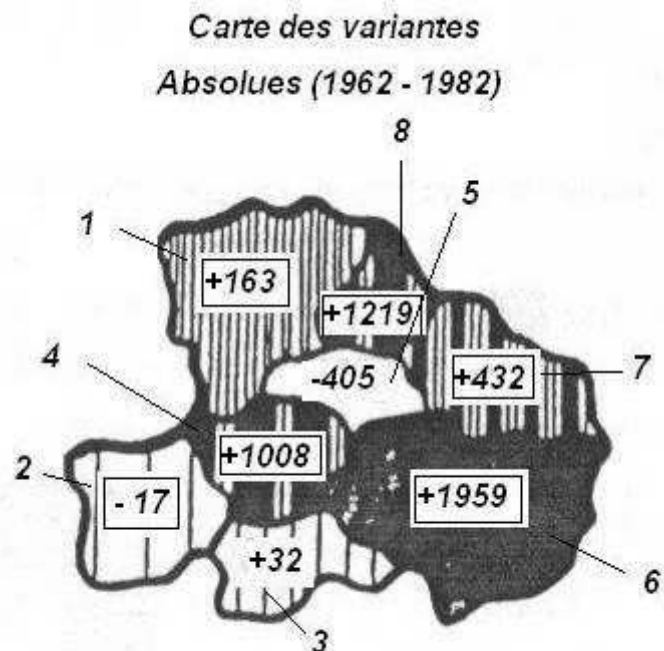
1962-75 : ces 13 années sont particulièrement importante pour les développements respectifs de Ploumagoar et Pabu. On observe que les deux communes du sud, Coadout et Moustéru, continuent de perdre des habitants.



1975-1982 : UNE EVOLUTION ACCELEREE

Renversement de conjoncture pour les deux communes du sud qui deviennent à leur tour attractives. Grâce est, relativement à sa population, le grand bénéficiaire de cette période. Le centre-ville de Guingamp se désertifie et perd 777 habitants en 7 ans.

1 Plouisy	+ 163
2 Moustéru	- 17
3 Coadout	+ 32
4 Grâces	+ 1008
5 Guingamp	- 405
6 Ploumagoar	+ 1959
7 Saint Agathon	+ 432
8 Pabu	+ 1219



L'EVOLUTION GENERALE 1962 - 1982

En 20 ans, on a assisté à un gain global de 4451 habitants pour Guingamp et son canton, gain majoritairement dû à l'immigration. Ploumagoar, Pabu et Grâces ont été les grands bénéficiaires de l'accroissement général de la période : ils concentrent 80% des nouveaux arrivants et conséquemment des nouvelles naissances. L'essor récent de Moustéru n'arrive pas à compenser les pertes antérieures. Outre Guingamp, Moustéru est la seule commune du canton qui a perdu des habitants pendant ces vingt années.

Cette redistribution générale de l'espace du canton est évidemment importante. L'essor général connu par la ville jusqu'en 1982, principalement par immigration, et la redistribution des ménages dans le canton, ont bouleversé les habitudes traditionnelles de l'espace et la répartition des populations. Les déplacements pendulaires des habitants se sont multipliés pour aller sur les lieux de travail, dans les écoles et aux lycées, pour profiter des loisirs qui restent l'apanage de la ville.

Mais les répercussions sont également grandes pour la répartition des impôts ou des taxes d'habitation, pour la prospérité des commerces. A ce propos, les grandes surfaces se sont plutôt installées dans l'immédiate périphérie de la ville, et on peut remarquer que leur stratégie spatiale vise à occuper les endroits de transit collectif et une situation à « mi-chemin » entre les fonctions urbaines et la fonction résidentielle.

D'autre part, la modification du centre se poursuit dans les années récentes. Nous n'avons pas de chiffres postérieurs à 1982 et ne savons pas, a priori si cette baisse de population se poursuit. On peut toutefois remarquer des indices. La rénovation, par exemple, de certains collectifs et d'habitations jugées vétustes du noyau urbain (appartements rénovés de la Place du Centre) a peut-être endigué quelques pertes ou provoqué quelques retours.

Mais les mouvements de population ne peuvent se résoudre à l'étude de quelques cas ponctuels et dépendent de toute la dynamique d'emploi, économique et démographique de la ville, de l'attractivité des commerces et des moyens permettant d'y accéder. Le prochain recensement -prévu en 1989- sera donc riche en enseignements.

Il faut de plus remarquer que ces déplacements ne se font pas de façons neutres. Les gens qui aujourd'hui quittent Guingamp n'ont pas le même statut (âge, sexe...) que ceux qui s'y installent. Dans le prochain article on s'attachera donc à décrire à l'aide des pyramides comparées des âges les structures de population fort différentes du canton et de la ville.

Des données plus démographiques qui prouveront que les mouvements étudiés dans le présent article ont été et sont très sélectifs. Selon l'âge, le sexe, le revenu ou la situation matrimoniale on choisit plutôt d'habiter la ville ou la périphérie. Il s'effectue incessamment un intense brassage de population.

FRANÇOISE D'AMBOISE DUCHESSE ET SAINTE DE BRETAGNE (1427-1485)

L'année 1985 a été pour la Bretagne l'occasion de nombreuses commémorations historiques parmi lesquelles les cinq cents ans d'Introduction de l'imprimerie dans notre province, le demi-millénaire de la construction par Jean II de Rohan du magnifique château-forteresse de Pontivy qui est un très bel exemplaire d'architecture militaire de la fin du XV^e siècle. Cette même année a vu les cérémonies, dans le diocèse de Nantes, du cinquième centenaire de la disparition d'une de nos plus aimées duchesse de Bretagne : la Bienheureuse Françoise d'Amboise, dame de Guingamp et épouse de Pierre II qui a été l'une des plus grandes figures du XV^e siècle.

NAISSANCE ET FIANÇAILLES DE FRANÇOISE D'AMBOISE

L'année 1427 vit la naissance, et précisément le 6 octobre le baptême de Françoise d'Amboise, fille de Louis d'Amboise, devenu vicomte de Thouars à la mort de son oncle Pierre d'Amboise en 1426. Celui-ci décéda sans laisser d'héritier malgré ses deux épouses successives, Jeanne de Rohan et Isabeau de Goyon. La disparition de son oncle apporta à Louis d'Amboise la vicomté de Thouars et d'autres seigneuries. La mère de Françoise, Marie des Rieux, était l'héritière d'une des plus puissantes familles bretonnes du Moyen Age.

Françoise est-elle née à Thouars (lieu de naissance le plus certain d'après les nombreux historiens s'étant penchés sur l'histoire de sa vie) ou bien à La Roche Corbon ou encore à Amboise ? Nous retiendrons plutôt Thouars.

Bien évidemment, de nombreux seigneurs demandèrent sa main, le « parti » étant des plus intéressants. L'un des prétendants fut Louis de la Trémouille, favori, ministre et mauvais conseiller du roi de France Charles VII. Rappelons que ce dernier fut l'un des artisans de la perte de Jeanne d'Arc en lui nuisant auprès du roi et en ne faisant rien pour sa délivrance lors de son emprisonnement à Rouen.

L'autre compétiteur n'est autre que Pierre de Bretagne, comte de Guingamp, fils puîné du duc Jean V, également propre neveu par sa mère du roi Charles VII.

Le choix de Louis d'Amboise se porte sur Pierre de Bretagne dont les fiançailles avec Françoise eurent lieu après l'année 1430. Ce choix met en rage le duc de la Trémouille qui fit enfermer Louis d'Amboise et s'empara de tous ses biens.

Marie des Rieux, mère de Françoise, s'enfuit se réfugier chez le connétable Arthur de Richemont qui accueillit en même temps Françoise en Bretagne et lui assura sa présente protection.

Pierre, quant à lui, partit comme tout jeune noble apprendre le dur métier des armées à Parthenay. Pierre était âgé de 14 ans et Françoise seulement de 3 ans, donc fiancée très jeune comme le voulaient les moeurs de cette époque.

Françoise fut reçue à la cour du duc Jean V par la duchesse Jeanne de France qui lui enseigna le savoir et la doctrine de Saint Vincent Ferrier qui était venu prêcher en Bretagne où il mourut. Son tombeau se trouve à l'intérieur de la cathédrale de Vannes où il avait été enseveli.

Le 21 juillet 1432, Françoise atteignit sa quatrième année. Le maréchal de Rochefort, son tuteur, vint en Bretagne signer le contrat de mariage unissant sa filleule à Pierre de Bretagne. Cette année vit également la communion de Françoise, le 1^{er} novembre 1431.

Marie des Rieux constitua à sa fille une dot de 40 000 livres de rentes à prendre sur les

revenus du comté de Benon, l'île de Ré, et de Montrichard en Touraine. Le duc Jean V donna à son fils le comté de Guingamp en apanage, celui-ci ayant été confisqué à la famille de Penthièvre après la misérable affaire de Champtoceaux, complot survenu contre le duc le 10 octobre 1420. Le duc y adjoint les terres de Fouesnant, Rosporden, Châteaulin, qui rapportent 60 000 livres de revenus, et assigne à sa future bru 1 200 livres au cas où Pierre décéderait.

La duchesse Jeanne tombe gravement malade et décède le 20 septembre 1433. Elle légua à sa petite protégée ses plus beaux bijoux, ses livres d'heures et le chapelet en bois qu'elle avait reçu de Saint Vincent Ferrier. Elle fut inhumée dans le chœur de la cathédrale de Vannes. Le duc Jean V, inconsolable, quitta Vannes et vint se fixer à Nantes avec ses enfants et Françoise.

A la fin de l'année, le vicomte de Thouars, enfin libéré par Charles VII, vint sceller les fiançailles de sa fille avec Pierre de Bretagne au château de Nantes. Jean V réunit à cette occasion, dans la grande salle du château, une assemblée des plus grands noms du duché. On introduisit devant ses fils, François, Pierre et Gilles. Françoise d'Amboise Elle alla s'agenouiller devant Pierre qui la releva et lui donna un baiser. Ils se donnèrent mutuellement leur foi. A partir de ce jour, la vie de Françoise fut au service de tous. Elle fut un modèle de piété et de bonté envers le peuple.

Elle visitait les monastères, fit de nombreux dons aux Cordeliers et aux Jacobins de Nantes. Elle fit de nombreuses aumônes aux déshérités. Ses journées furent occupées à jouer du luth tout en entonnant des cantiques. Pierre la rejoignait souvent, lui tenant compagnie lorsque sa charge le lui permettait.

Le 3 juin 1441, le duc Jean V, en son château de Suscinio, résidence d'été préférée des ducs de Bretagne, fit une donation en mobilier de 50 000 saluts d'or aux nouveaux fiancés en vue de leur prochain mariage.

L'année suivante, Jean V mourut le 20 avril 1442 dans son manoir de la Touche à Nantes (celui-ci est toujours visible dans cette ville). Françoise d'Amboise venait d'atteindre sa quinzième année.

MARIAGE DE FRANÇOISE D'AMBOISE ET DE PIERRE DE BRETAGNE

Cette année 1442 vit le mariage de Françoise d'Amboise avec Pierre de Bretagne. Les noces eurent lieu certainement à Ploërmel, ville ducale, quelque temps après l'union de François, frère de Pierre, devenu le duc François 1^{er} après la mort de leur père Jean V.

Les cérémonies qui eurent lieu furent d'un très grand faste. Celles-ci terminées, Pierre emmena Françoise dans son château de Guingamp qui venait d'être achevé. Cette magnifique forteresse construite de 1438 à 1442 fut, hélas, démantelée par le cardinal de Richelieu en 1626. D'importants vestiges, attendant que l'on veuille bien s'intéresser à eux, subsistent à Guingamp.

Le château devint le rendez-vous de la noblesse des environs et une véritable petite cour se tint à Guingamp. Françoise aimait venir à la rencontre de son époux par la porte de Rennes quand celui-ci revenait de la chasse. Malheureusement, des jaloux vinrent troubler l'harmonie des nouveaux époux en insinuant des sous-entendus sur la fidélité de Françoise. Le doute s'étant alors installé dans le cœur de Pierre, de fâcheux événements eurent lieu au château. Une scène terrible se déroula dans la grande salle. Excédé par tous les bruits qui courent sur sa femme. Pierre prêtant attention aux calomnies vint à battre Françoise. Celle-ci, par suite de ces mauvais traitements, tomba gravement malade et dépérit rapidement. Pierre, regrettant son geste, demanda bientôt pardon à sa femme et de nouveau, tout rentra dans l'ordre.

Une triste affaire brouilla Françoise et Pierre avec le duc François 1^{er}. En effet, Gilles, le plus jeune frère, accusé de trahison et d'intelligence avec les Anglais, fut arrêté au château du Guildo (on peut encore en voir les ruines près de l'Arguenon). Il fut traîné de forteresse en forteresse pour enfin échoir dans le château de La Hardouinais, place forte de mauvaise réputation où il fut retenu prisonnier puis assassiné le 25 avril 1450 sur ordre de son frère, malgré l'intervention auprès du duc de Françoise et de Pierre qui plaidèrent la cause de Gilles. Le duc, furieux, les relégua à Guingamp, en leur château.

Le duc, certainement rongé par le remords, s'éteignit le samedi 14 juillet 1450. Il fut inhumé à Redon dans l'église abbatiale Saint-Sauveur. Pierre fut élevé à la dignité ducale.

FRANÇOISE, DUCHESSE DE BRETAGNE

Les obsèques du duc François 1^{er} terminées, Françoise et Pierre se rendent à Rennes pour leur couronnement dans la cathédrale de cette ville. Ils partirent ensuite résider à Nantes.

Pierre, s'il n'était pas un prince brillant, était très timide, parfois sujet à des crises de colère soudaines et inattendues. Mais, sous l'influence bénéfique de Françoise d'Amboise, il devint rapidement un de nos meilleurs ducs. Pierre aurait mérité d'être connu dans l'histoire du duché sous un autre nom que Pierre II le Simple.

Le nouveau duc et Françoise gouvernent la Bretagne avec sagesse. Leur règne fut un des plus bénéfiques pour la Bretagne. Pierre créa neuf baronnies, vengea la mort de son frère Gilles en faisant arrêter et exécuter Olivier de Mail, auteur de l'assassinat de celui-ci.



Françoise et Pierre, réputés pour leur grand cœur, distribuèrent des aumônes aux pauvres et comblaient les églises des monastères de leur générosité. De grandes réformes eurent lieu sous ce règne, hélas trop court.

Malheureusement, Pierre tomba malade et son état empira, se dégradant très rapidement au cours de l'année 1457. Le 20 septembre, il décéda, âgé de 39 ans seulement. Il fut enterré au centre du chœur de la collégiale Notre-Dame de Nantes, dans le tombeau qu'il avait fait préparer pour lui et Françoise. Un dessin du chevalier de Gaigneres représente leur pierre tombale. La collégiale a été entièrement détruite après la Révolution, quelques fragments sont visibles au musée de Nantes.

FRANÇOISE D'AMBOISE, RELIGIEUSE

Du jour du décès de Pierre II, Françoise commença à vouloir quitter le monde. Elle se réfugia au couvent des Saintes Claires, à Nantes.

Le connétable de Richemont succéda à son neveu Pierre II et devint duc de Bretagne sous le nom d'Arthur III, le 6 décembre 1457.

Françoise ayant exprimé le désir de se retirer dans un monastère, le duc en prit ombrage et lui retira les 60 000 livres de revenus que lui avait légués Pierre II comme douaire. Il lui retira également ses bijoux, sa vaisselle. Françoise supporte toutes ces injustices avec force et résignation. Le duc, lassé des remontrances de son entourage, renonça à la persécuter.

Le duc Arthur III décéda à son tour, le 26 décembre 1458. Il vint reposer dans la cathédrale de Nantes.

François, comte d'Etampes, monte sur le trône ducal sous le nom de François II. Il fut couronné à Rennes le 3 décembre 1459. Il restitua à Françoise d'Amboise tous les biens que le précédent duc avait confisqués. Françoise dépensa ses revenus en dons et en oeuvres charitables.



Elle désira se cloître au couvent des Claires, à Nantes, mais sa mauvaise santé ne lui permettra pas de suivre la règle très stricte de ce monastère. Françoise envisagea alors de fonder un couvent de Carmélites afin de se consacrer à Dieu. Ce voeu souleva contre elle sa famille. Le roi de France Louis XI se déplaça à Redon en 1462 et essaya d'obliger Françoise à renoncer à ce désir. Il ne put la détourner de ses voeux.

Le 14 juin 1462, elle regagna Vannes et entra au couvent de Bon-Don qui fut terminé en 1463.

Une épidémie l'obligea à se réfugier au château de Rochefort-en-Terre où elle se retira avec sa mère.

Quelques années plus tard, elle eut le chagrin de perdre sa mère. Marie de Rieux fut inhumée aux Cordeliers de Nantes. Françoise quitta Rochefort, elle rejoignît le couvent du Bon-Don à Vannes où elle installa une communauté de Carmélites. Le 25 mars 1468, elle prononça ses voeux et entra au Carmel où, l'année d'après, elle se retira définitivement du monde.

En 1475 elle fut nommée à la tête du prieuré. Elle dirigea le monastère avec une grande énergie et une grande piété.

Le duc François II proposa à Françoise d'Amboise de venir résider près de Nantes, au prieuré des Couets, aujourd'hui disparu, sur l'emplacement duquel on édifia au XIX^e siècle un petit séminaire, maintenant maison de réinsertion de jeunes en difficulté.

Le pape Sixte IV donna aussitôt son autorisation à Françoise de résider à Nantes. Dès lors, sa vie continua au monastère, faite de charité, de soins aux malades et aux indigents.

L'année 1485 vit le début d'une maladie qui lui donna peu de répit. Le 3 novembre de cette même année, son état s'aggrava rapidement. Elle reçut l'extrême-onction. Françoise rendit son âme à Dieu le jour suivant, le 4 novembre.

Elle fut inhumée dans l'église du monastère des Couets malgré l'acharnement du chapitre de Notre-Dame de Nantes qui réclamait que son corps repose auprès de celui de Pierre II dans le tombeau installé dans le chœur de la collégiale. L'année 1492 vit l'ouverture de sa sépulture, son corps fut retrouvé encore intact.

En 1761, des démarches auprès du Saint-Siège à Rome furent entreprises en vue de la béatification de notre sainte.

En 1793, année la plus terrible de la période révolutionnaire où de nombreuses églises et monastères furent stupidement détruits privant la France de nombreuses oeuvres d'art, la chapelle du monastère des Couets fut dévastée et les restes de Françoise d'Amboise furent arrachés à leur sépulture par quelques fanatiques puis jetés pêle-mêle. Fort heureusement, des mains pieuses recueillirent plusieurs précieux ossements. Le monastère quant à lui fut

détruit, il ne fut jamais relevé de ses ruines.

En 1863, les pièces relatives à la béatification de Françoise furent ratifiées par le pape Pie IX. Aujourd'hui encore, le 4 novembre est le jour de fête de la bienheureuse Françoise d'Amboise devenue une des saintes de Bretagne. En 1984, Monseigneur Marcus, évêque de Nantes, prononça une homélie pour la messe d'ouverture de l'année de la Bienheureuse Françoise d'Amboise qui débuta le 4 novembre 1984 et fut célébrée au Carmel de Nantes.

LE SOUVENIR DE FRANÇOISE D'AMBOISE

Plusieurs églises de Bretagne conservent le pieux souvenir de la Bienheureuse Françoise d'Amboise.

Les statues, autels

L'église de Rieux et celle de Rochefort-en-Terre dans le Morbihan possèdent une statue représentant la sainte.

L'église du Grand Fougeray, dans l'Ille-et-Vilaine, et Notre-Dame de Bon-Garant en Sautron (Loire-Atlantique) ont également leur statue dédiée à Françoise d'Amboise. L'église de La Grigonnais en possède une aussi. La cathédrale de Nantes abrite une statue de Françoise sculptée par Portet.

L'église de Guingamp possédait une simple statue de plâtre. Elle fut démolie lors de travaux effectués dans la basilique, ce qui est fort dommage.

Le petit séminaire des Couets (commune de Bouguenais, Loire-Atlantique) édifié sur l'emplacement du monastère où fut inhumée Françoise d'Amboise, conserve un bas-relief sur le maître-autel, également sculpté par Portet. On peut noter que quelques vestiges du monastère du Bon-Don sont encore visibles à Vannes.

Les vitraux

Plusieurs vitraux modernes conservent le souvenir de la sainte.

Dans l'église de Notre-Dame de Bon-Secours à Guingamp, un vitrail moderne la représente aux côtés de Pierre II, au monastère des Couets, et lors de sa première communion.

La cathédrale de Nantes possède aussi son vitrail représentant Françoise. La cathédrale moderne de Vannes en possède également un.

L'église du Gâvre garde aussi le souvenir de la sainte. Un vitrail moderne la représente lors de son mariage avec le duc Pierre II.

En région parisienne, à l'intérieur de la collégiale St-Martin de Montmorency (Val d'Oise), un vitrail du XVI^e siècle la représente. Françoise était la patronne de François de Montmorency. On y trouve aussi un vitrail moderne à son effigie.

Les reliques de Françoise d'Amboise



Plusieurs reliquaires possèdent les pieux ossements de la Bienheureuse Françoise d'Amboise.

Le monastère de la Grande Providence à Nantes conserve un tibia, le fémur, des morceaux de vêtements ainsi que le chapelet de Saint Vincent Ferrer que la duchesse Jeanne de Bretagne avait offert à Françoise.

Le chapitre de Nantes conserve le crâne de la sainte dans un reliquaire. L'église du Gâvre a également quelques restes de Françoise.

Le bréviaire ayant appartenu à la sainte se trouve, conservé à la bibliothèque municipale de Nantes.

BIBLIOGRAPHIE

De nombreux ouvrages, consacrés à la vie de la Bienheureuse Françoise d'Amboise ont été édités à travers les siècles.

La liste en étant fort longue et la plupart de ces ouvrages étant conservés dans différentes bibliothèques sont maintenant épuisés et malheureusement indisponibles à la vente.

Nous signalons toutefois le merveilleux ouvrage consacré à Françoise d'Amboise, paru en 1980, dont le titre est « Françoise d'Amboise duchesse et carmélite », par l'abbé Joseph Trochu. Celui-ci est actuellement encore en vente. Vous pouvez vous le procurer notamment à Nantes à la librairie Delanoe.

Il serait très heureux qu'une rue de Guingamp porte le nom de la Bienheureuse Françoise d'Amboise afin de garder son souvenir en cette ville où elle vécut une partie de sa vie.

Georges BRUJAN

COMMENT GUINGAMP SAUVA NANTES

Ce texte aux résonances épiques a pour point de départ un fait historique précis.

En 1487, le royaume de France gouverné par Anne de Beaujeu, fille de Louis XI, régente au nom de son jeune frère Charles VIII, crut le moment venu, avec l'aide de quelques seigneurs bretons, de mettre la main sur le duché de Bretagne. Le duc François II croit écarter le danger en se rapprochant d'Edouard d'Angleterre et en promettant sa fille aînée, Anne, en mariage à Maximilien d'Autriche.

Les armées françaises envahissent le duché et le duc François est bientôt assiégé dans Nantes. Il appela au secours, ce dont témoigne une lettre du 4 août 1487 : « *faîtes bannir et crier... que tout le monde qui pourra porter bâton, se mette sus et en armes et se rendre à l'armée et ost du duc... pour combattre les... Français et les expulser...* » Le tocsin résonna partout et de nombreux contingents du Trégor, de Léon, de Cornouaille, se concentrèrent à Guingamp, elle-même menacée par les troupes de Rohan, comte de Quintin, qui venait de prendre Moncontour. Parmi les chefs de cette armée improvisée on cite Merrien Chéro qui commandait à l'époque la milice bourgeoise de la ville. Ils partirent rejoindre l'armée de Dunois, se portèrent sur Nantes et l'armée française leva le siège. Combien étaient-ils ? Le texte parle de 70 000 hommes compte tenu de l'exagération habituelle des faiseurs d'épopée il faut en rabattre : vraisemblablement 7 à 8000, au maximum 10 000.

Le duc François remercia les Guingampais en leur faisant payer cinq cents livres d'impôts malgré les protestations de la Communauté de Ville qui resta cependant fidèle à la cause ducale. Les armées françaises ayant écrasé en avril 1488 l'armée bretonne à Saint-Aubin du Cormier, François II dut traiter avec Charles VIII. Sa fille Anne lui succède quelques mois plus tard mais les hostilités continuent. Le vicomte de Rohan tente un coup de main sur Guingamp en janvier 1489. Malgré l'héroïque défense menée par Chéro et Gouicquet commandant de Moncontour, la ville ouvrit ses portes pour éviter le pillage : elle fut pillée trois fois : par les hommes de Rohan, par les Anglais venus en renfort à l'armée ducale, et en 1490 par l'armée du roi de France.

Merrien Chéro ou Cheron était un notable guingampais. Marchand de vins et d'épices, Il était aussi un des gros « fermiers » de la ville, c'est à dire chargé moyennant le versement au trésor ducale d'une somme fixe, de lever un certain nombre de taxes sur les marchandises entrant dans la place et vendues sur les marchés. Ces fonctions lucratives se maintenaient le plus souvent dans les mêmes familles et, se transmettaient par héritage ou alliance (mariage). Merrien Chéro avait été Procureur (Maire) de Guingamp en 1464, 1465, 1466, ce qui paraît justifier le grand âge qu'on lui attribue dans le texte.



Frédéric Le Guyader (1847-1926) est né à Brasparts où son père était notaire. Il fait jouer dès sa vingtième année deux drames en vers. Fonctionnaire des Contributions indirectes à Douarnenez, il occupa ensuite l'emploi de conservateur de la Bibliothèque municipale de Quimper. Son oeuvre la plus connue est la Chanson du cidre, parue en 1901 et qui connaîtra plusieurs éditions.

Publiée en 1896 sous son pseudonyme de Frédéric Fontenelle, L'Ere bretonne est « une sorte de Légende des Siècles celto armoricaine » en plusieurs milliers d'alexandrins regroupés en six parties : les Temps fabuleux, les Temps préhistoriques, les Temps romains, le Moyen Age noir, les Temps héroïques, la Ligue - les Temps modernes. Le poème qui suit est extrait des Temps héroïques.

COMMENT GUINGAMP SAUVA NANTES
(1487)

A Prosper Hémon

Moi, je conte l'histoire à la bonne franquette.

C'était quand les Gallos achevaient la conquête
De notre vieux Duché, pauvre Duché caduc
Dont le Duc François-Deux était le dernier Duc.
Triste Sire ! Entouré d'envieux et de traîtres,
Bercé, comme un mourant, au chant dolent des prêtres,
Rongé d'ennui, tout plein d'effroi pour l'avenir,
Il languissait, hâté de voir la mort venir.

Pendant qu'il se traînait de Couëron à Guérande,
La France prospérait sous Madame la Grande.
— C'est ainsi qu'on nommait la Dame de Beaujeu. —
Charles-Huit régnait bien, mais gouvernait très peu.
Sa grande sœur l'aidait à porter sa couronne.
Si bien qu'on le voyait à peine sur son trône,
Derrière les jupons de Madame sa Sœur.
Pâquedieu ! la Commère était un successeur
Digne de Louis-Onze, et tenant de famille.
Quelle gaillarde ! Ah certes, elle était bien la fille
Du vieux renard matois, mort à Plessis-les-Tours,
Comme lui se plaisant à jouer de bons tours.

Elle se souvenait des leçons de son père :
Elle avait vu, du fond de son royal repaire,
Le vieux drôle agrippé, de ses longs doigts crochus,
Onze duchés, volés sur les Princes déchus.
La Bretagne, à présent, lui semblait bonne à prendre :
« Ha ! Beau Duc, disait-elle, il faudra bien se rendre !
« Nous voulons ton Duché, parce qu'on nous le doit ;
« Et nous l'aurons, la lance au poing... ou bague au doigt »

Là-dessus, Les Gallos entrèrent en campagne.
Et les pauvres Bretons du Duché de Bretagne
Durent subir tous les affronts, tous les excès,
Pour apprendre, sans doute, à devenir français.
La guerre, chaque jour, fut un deuil pour les nôtres :
Tous nos remparts tombaient les uns après les autres :
Châteaubriant, Fougère, Ancenis, Saint-Malo.
Le Duc de La Trémouille était le chef Gallo.

Or, La Trémouille, avec ses bombardes tonnantes.
Avait mis, tout d'un coup, le siège devant Nantes.
Nantes ! C'était frapper le pauvre duc au cœur.
Alors, le moribond, en face du vainqueur,
Fit un appel dernier à son duché fidèle,
A sa vieille Bretagne, — et fut entendu d'elle...

II

Le pays de Guingamp, debout comme toujours,
Prit les armes. Et nuit et jour, durant trois jours,
Les cloches de Guingamp, dont parlent nos aïeules,
Les cloches de Guingamp, qui sonnent toutes seules,
Se mirent à sonner dans la plus grosse Tour.
Et bing ! et baon ! Et tous les clochers d'alentour,
S'appelant, répétant l'appel de proche en proche,
Les cloches de Paimpol, les cloches de La Roche,
Les cloches de Belle-Isle et de Chatelaudren ,
Et mille autres encor, sentinelles d'airain,
A travers le vallon, par-dessus la montagne,
Crièrent « au secours ! » à toute la Bretagne.

Et de partout, par la montagne et le vallon.
De Pontrieux, de Pluzunet, de Lanvollon,
De la Roche-Derrien, de Callac, de Belle-Isle,
On accourut devers Guingamp, la bonne ville.
Les cloches de Guingamp sonnaient, sonnaient toujours.
On les entendit, nuit et jour, durant trois jours.
Et, dans la grosse Tour, que montrent les aïeules,
Quand on monta, pour voir les cloches sonner seules.
On vit la bonne Vierge, et le petit Jésus,
Qui, de leurs blanches mains, bing! baon! tiraient dessus

...

D'archers et de soldats la Ville était si pleine,
Qu'il fallut les camper tout au loin dans la plaine,
Et l'on eût dit, à voir les tentes de leur camp,
Une cité dix fois plus grande que Guingamp.
Car, entre francs-archers, manants, et gentilshommes,
Les Bretons étaient là soixante-dix mille hommes.

C'étaient de rudes gas que tous ces Bas-Bretons.
Armés de pics, de faux, de fourches, de bâtons,
Ils allaient, en haillons, pieds nus, poitrines nues,
Braillant, par les chemins, leurs chansons bien connues;
Superbes, et marchant vers les prochains combats,
Avec leurs bras levés brandissant des penn-baz.

Un damoiseau de Cour conduisait tous ces rustres ;
Un illustre, ma foi, parmi les plus illustres;
Frotté d'ambre et de musc, efféminé, mignon,
Une fille... à la guerre, un rude compagnon.
Et c'était beau de voir ces innombrables bandes,
Ces batteurs de sentiers, à travers champs et landes,
Déguenillés, affreux, hâves sous le soleil,
Menés par ce blondin au visage vermeil.
Ce damoiseau musqué dont le nom nous étonne,
Ce champion vaillant de la cause Bretonne,
Ce prince batailleur, si fier sous le harnois,
Ce paladin, c'était le comte de Dunois.

III

Nantes ne tenait plus... Une marche rapide
Sauverait tout, peut-être... Et Dunois l'intrépide,
Tout plein de feu courait, et brûlait le chemin.
Hardi, les gas ! Allons de l'avant ! Et, demain,
Nous boirons de bon vin, du vin des bords de Loire !
— Ah Dunois parlait bien : il leur parlait de boire!
Et l'on passa Corlai, Loudéac, Josselin,
Puis Malétroit, et puis Redon. On passa Blain.
Nantes n'était plus loin... Hardi ! deux jours encore!
Nous verrons La Trémouille à la seconde aurore!

Et les Bretons, malgré la soif, malgré la faim,
Allaient. Ils avaient tous soif de sang, soif de vin;
Car Dunois leur avait promis, outre la gloire,
De bons coups à donner et de bons coups à boire!

Or, Dunois, dans sa hâte eu ces lointains cantons,
Se fourvoya, perdit sa route,.. Et les Bretons
S'arrêtèrent devant les rives tortueuses
D'une large rivière, aux eaux torrentueuses,
Barrant tout le pays du couchant au levant.
Point de gué. Point de pont. Plus de marche en avant.
— Quelle fin d'épopée, hélas! Quelle déroute!

Cependant, nos Bretons, assoiffés par la route,
N'ayant ni vin, ni cidre, et trouvant de bonne eau,
Buvaient à même, à plat ventre, aux bords du ruisseau.

Bouchard ne nous dit point si c'est l'Isac, ou l'Erdre,
Ou le Gavre. Or ses eaux profondes vont se perdre
Si loin, là-bas, que l'œil n'en peut suivre le cours.

Et, sur ses bords, les Bas-Bretons buvaient toujours.

Devant l'infranchissable et liquide barrière,
Faudra-t-il donc, Dunois, retourner en arrière?
Alors, c'est Nantes pris! C'est François-Deux vaincu!
Et Nantes succombant, la Bretagne a vécu!
Et ce malheur irréparable est ton ouvrage,
Dunois! — Pâle de honte encor plus que de rage,
Il se croisait les bras, et, debout, atterré,
Il sondait l'horizon d'un oeil désespéré...

- « Qu'avez-vous, monseigneur Dunois?... » dit la voix
grave
Du vieux Mérien-Chéro, Mérien-Chéro le brave,
Le héros Guingampais dont les quatre-vingts ans
Donnaient du cœur au ventre à tous ces paysans.
—Ha ! ce que j'ai, Mérien-Chéro? C'est que nous sommes
« Perdus ! C'est que j'ai là soixante dix mille hommes
« Qui, devant cet obstacle impossible à franchir,
« Vont reprendre...

— « Laissez-les donc se rafraîchir;

Reprit Mérien-Chéro.

« Vous dites : impossible :...

« Bast ! s'il n'était de vous, le mot serait risible.

« Il n'est pas l'heure encor de se désespérer.

« Donnez-nous donc le temps de nous désaltérer.

« Vous ne connaissez point les Bretons de Bretagne !

« Quoi ! pour un filet d'eau qui sort de la montagne, •

« Et qui court vers la mer, en bouillonnant un peu,

« Vous reculez ?... Allons, ce ruisseau n'est qu'un jeu.

« Nos Bas-Bretons en ont pour un petit quart-d'heure !...

«— Quoi, dit Dunois, tu vas prétendre?...

— Que je meure

« Si le ruisseau n'est pas à sec dans un instant.

« Dés ce soir, nous pourrons partir, tambour battant;

« Et, comme les Hébreux, sur les pas de Moïse,

« Nous irons à pied sec vers la Terre promise. »

Il disait vrai, Mérien-Chéro. Les Bas-Bretons,
De leurs soixante-dix mille gosiers gloutons,
Firent tant et si bien qu'il ne resta plus goutte
Du malheureux ruisseau qui leur barrait la route.
Mais, s'ils n'avaient plus soif, les Bretons avaient faim...

Or, l'on n'eut qu'à puiser, là, sur le sable fin,
Sur les cailloux, parmi les roseaux et les herbes,
Mille poissons, petits goujons, saumons superbes,
Anguilles au dos noir, truites aux ventres blancs,
Brèmes, perches, gardons, vandoises, éperlans,
Poissons de toute taille et de toutes les formes,
Ablettes par milliers, tanches, carpes énormes,
Barbillons et barbeaux, brochets et brochetons...
Et, tout le long de la rivière, les Bretons,
Comme dans une immense et magnifique auberge,
Firent ripaille, autour de grands feux, sur la berge.
Jetant à pleine voix, aux échos d'alentour,
Des refrains de bataille et des refrains d'amour.

IV

Quand La Trémouille apprit la mirifique histoire.
Lui, l'heureux batailleur, si sûr de la victoire;
Quand on lui rapporta que ces joyeux garçons
Desséchaient les ruisseaux, pour bâfrer leurs poissons
Quand il sut que c'étaient des hordes de sauvages,
A moitié nus, venus de très lointains rivages ;
Qu'ils étaient des milliers, des milliers de héros
Conduits par des Dunois et des Mérien-Chéros;
Il fit une grimace effroyable, et dit : « diantre ! »
Puis, se mit à jurer par la tête et le ventre,
C'est-à-dire corbleu, têtebleu, ventrebleu ;
Affirma que Dunois l'inquiétait fort peu ;
Qu'avec ses bons canons, crachant boulets, mitraille,
Il hacherait menu toute cette canaille...
Puis, ses jurons finis, il donna, sur le champ.
L'ordre de déguerpir, et de lever le camp...

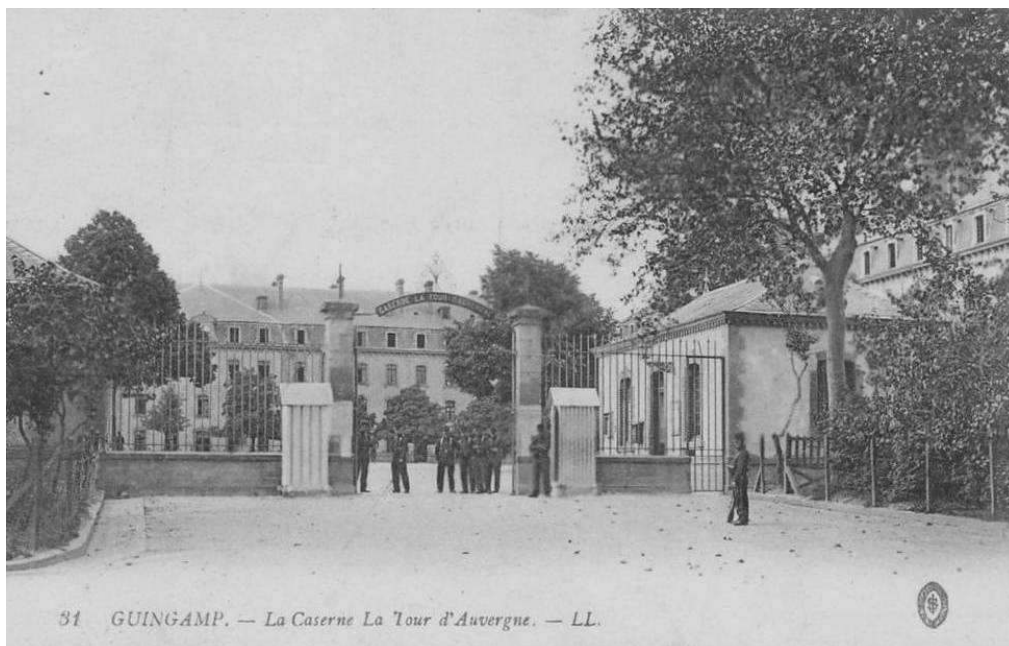
Le lendemain, à l'heure où les brumes de Loire
Fondaient sous le soleil se levant dans sa gloire,
Pendant que La Trémouille, à travers les faubourgs,
Fuyait piteusement sans trompes ni tambours,
Dunois, drapeaux au vent, et trompettes sonnantes,
Entrait avec Guingamp, dans la ville de Nantes...



Selon la tradition, cette maison aurait appartenu à
Merrien Chéro et/ou Bertrand Gouicquet

EXTRAITS DES MEMOIRES DE JEUNESSE DE JAFFRENOU TALDIR (fin)

MON TEMPS DE SERVICE MILITAIRE



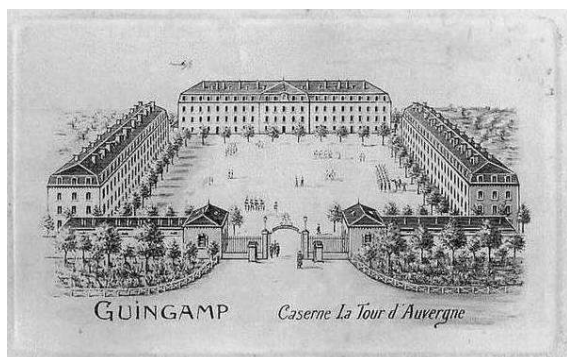
31 GUINGAMP. — La Caserne La Tour d'Auvergne. — LL.

Je passai un mois à la maison de mes parents, en attendant le jour indiqué pour me retrouver à la caserne de 48^e Régiment à pied de Guingamp.

C'étaient les derniers jours d'octobre. Ensemble, avec les gars de ma classe de Carnoët, nous prîmes le train à la gare de Peniti : certains allaient à Paris et plus loin, certains à Rennes et à Vitré, d'autres à Dinan dans les Dragons, et très peu à Guingamp.

Moi, je faisais partie de ceux « déchargés », c'est à dire les soldats d'une année de service. La loi commandait : les étudiants poursuivant des études pour obtenir un diplôme à l'Université, les séminaristes se destinant à la prêtrise, les maîtres d'école se préparant à être instituteurs, les ouvriers désignés comme ouvriers d'art, ne feraient qu'une année au lieu de trois. Ils étaient seulement rappelés à terminer leurs trois années s'ils n'avaient pas mené à bien leurs études à 27 ans.

Avec ma petite valise à la main, je descendis à la gare de Guingamp. Toutes les portes étaient fermées à clef. Des sergents et des sentinelles empêchaient les recrues de se rendre en ville. Des voix arrogantes commandaient : « *Par ici, les jeunes soldats à nous ! Rangez-vous quatre par quatre et que ça saute, et vite, allez ! Dépêchez-vous, bande de bleus ! Nous allons vous apprendre à ruser vos sabots...* » Pire que des chiens, pensions-nous. En voilà d'une vie !



« *Un, deux, un, deux, et au pas* », pour traverser la ville d'un bout à l'autre, jusqu'à la caserne de La Tour d'Auvergne, sur la route de Lannion. Le poste de guet : une cage de fer, une cour immense entre trois bâtiments de quatre étages, tout percés de fenêtres d'où nous apercevions des soldats qui se moquaient des bleus.

Je suis tombé dans la 8^e compagnie, capitaine Latour. Il faut que je me débrouille pour trouver, un large escalier à grimper. Au premier étage à droite, une chambrée longue et vaste, pleine de fumée, une odeur de renard qui pue lourdement.

- « *Un bleu ?* »; demande le caporal.

- « *Oui* »

- « *Voilà ton lit* ». Trois planches, un châssis de fer et un oreiller. « *Allez au magasin demander vos couvertures* ».

Je passe la fin de la journée à chercher des connaissances dans la cour : Victor-Noël Kerangwé, Emile Fichet de Peumerit-Jaudy, étudiant à Paris, plus loin Joseph Ollivier de Bégar, étudiant dentiste... Nous apprîmes sans tarder la route de l'ordinaire pour étancher notre soif parmi les pantalons rouges.

... Des jurons, des obscénités, des beuglements, des pets, une vraie symphonie ininterrompue jusqu'au son du clairon, « *l'extinction des feux* », à 10 heures. L'un et l'autre fermèrent leurs yeux et leur bouche...

Le lendemain, nous étions équipés. Deux pantalons rouges un petit gilet, une tenue pour dimanche. Deux paires de chaussures, des chemises, des ceintures de drap, des gants et même un bonnet de nuit ! (Dans ceux-ci on passait le café pendant les manoeuvres).

Tous les matins exercices et manoeuvres à la campagne ; tous les après-midi marche et tirs ou combats à la baïonnette dans la cour. La nourriture était abondante mais sale. On mangeait dans la chambre. Chacun allait à son tour chercher la soupe aux cuisines. Après cinq heures nous étions en quartier libre, pour aller faire un tour en ville. Cependant, il était difficile de passer le poste de guet. Le régiment de Guingamp avait la réputation d'être assez strict...

A L'ECOLE DES ASPIRANTS OFFICIERS

Quand j'eus fait deux mois de cette vie active et appris le gros du métier, je fus choisi avec vingt autres du 48e pour aller étudier à St-Brieuc dans une compagnie composée par les plus instruits de quatre régiments de la 19e section du Xe Corps d'armée.

LA BRETAGNE A L'HONNEUR LORS DE LA FETE DU REGIMENT

Au mois de juillet les aspirants officiers furent envoyés chacun dans leur régiment. A Guingamp, je repris ma place dans la 8e compagnie. Michel de Melleray était le capitaine adjudant-major du 48e. Un homme grand et dur, rouquin avec une moustache. Les soldats le craignaient beaucoup. Je ne pensais pas avoir jamais affaire à lui, et cependant les événements se passèrent d'une drôle de manière. Malgré notre différence d'âge nous nous retrouvâmes amis. Une fois, le capitaine me fit appeler :

« *Vous êtes le barde Taldir ?* » me demanda-t-il.

« *Oui mon capitaine* », dis-je, étonné d'entendre mon nom de barde.

« *Bien* », dit-il, « *vous devez bien être capable de vous occuper de la fête du régiment, alors* »

« *Oui mon capitaine* ».

-« *Avec des chants, de la lutte et des jeux bretons. Vous êtes capable de cela ?* »

-« *J'essayerai* ».

-« *Bien, j'attendais votre accord. Merci. Ce soir vous viendrez manger votre souper à la maison, et nous parlerons plus amplement de cette fête.* »

Aller manger à la maison du capitaine adjudant-major, un deuxième classe ! Quelle chance ! Mais je n'étais pas sans soucis, sachant la fosse profonde qui séparait un officier d'un soldat, quand ils étaient en uniforme l'un et l'autre. A 7 heures du soir je sonnais à la porte de M. de Malleray qui logeait place St-Sauveur. Je fus reçu dans le salon par Madame, née Paranthoën, et son fils aîné, élève au Collège Notre-Dame. Le capitaine arriva peu après et nous passâmes à table.

M. de Malleray était de Haute-Bretagne, sa femme était Trégorroise. Il était patriote breton, me dit-il. Depuis bien longtemps il suivait les articles de presse qui mentionnaient le renouveau du mouvement breton, et il était inscrit lui-même à la Kevredigez Vroadel Breiz. Il me demanda de nombreux renseignements au sujet des bardes, mes voyages en Grande-Bretagne, mes poèmes et autres. En un mot, il semblait déborder d'affection pour moi. Après le souper, nous allâmes de nouveau au salon prendre le café, et il fut décidé que pour la fête du régiment, le dimanche 14 août, du moins en ce qui concerne ma participation car seule la part bretonne me concernait. Il me donna l'ordre de rechercher tous les lutteurs, et saverienn perchenn, kanerien diwar ar maez, du régiment, et de les entraîner pour la fête.

Le 48e possédait aussi une « strollad » de sonneurs de binious et bombardes (une douzaine) créée par M. de Malleray depuis trois ans, et qui serait mise à ma disposition pour sonner à la tête de ma compagnie bretonne.

Pour ma part, il me donna l'ordre de composer un poème en langue bretonne, au sujet de la bataille de Hohenlinden, en Allemagne, où le régiment s'était couvert de gloire en 1800. Je devais le déclamer à voix forte devant tous les officiers.



148. — Bretagne. — Bardes Bretons et Joueurs de Binious.

Je commençai donc à rassembler mes amis dans la chorale : Kerangwe, Amédée Kozig, Le Monnier, Lucas, de Lauwer. Chaque matin nous avions l'autorisation de nous entraîner.

Le dimanche 14 août, le régiment habillé comme pendant la Révolution retraça la mémoire de la bataille de Hohenlinden. L'aire des jeux bretons se trouvait à Park Darbar. Mes lutteurs de Belle-Isle, mes leveurs de perche de Callac, mes lanceurs de pierre de Maël-Carhaix, eurent du succès. Ma chorale chanta Sao Breiz-Izel d'an nec'h da vanniell. Pour clôturer le tout, je dis mon poème de petite facture, je dois bien l'avouer, au sujet de la bataille de Hohenlinden.

Des photos furent prises, desquelles on fit des cartes postales qui furent vendues par milliers.

Par la suite, le colonel Vermeil de Conchard et le capitaine de Malleray m'exemptèrent de corvée. Bien souvent ils m'invitèrent à leur table...

LA CASERNE DE LA TOUR D'AUVERGNE

La caserne La Tour d'Auvergne fermera ses portes en 1988.

L'Association des Amis du pays de Guingamp en liaison avec l'Association des Officiers de réserve du secteur de Guingamp organisera à cette occasion une exposition sur la place des militaires dans la vie quotidienne de Guingamp.

Nous faisons appel à tous les anciens habitants de Guingamp qui pourraient avoir des souvenirs à ce sujet : cartes postales, photographies, anecdotes diverses pouvant enrichir cette exposition consacrée à plus d'un siècle d'histoire (1876 - 1988).

Fournir tous renseignements à l'Association des Amis du pays de Guingamp et plus particulièrement à Madame S. TOULET, 15, rue Notre-Dame à Guingamp.

Tous les documents et objets aimablement communiqués seront bien évidemment utilisés avec le plus grand soin et restitués à leur propriétaire.



1723. - Breton Bretons - Joffrennen de Serignac - Bæde Taldin »

Don' evel un bay, un bay, d'eo
 Jant' en fenne, I' he zellou
 Bay en fenne, a Jantou
 he' a lajeat' *(signature)*
 I' a he fenne, un bay, d'eo
 he' a lajeat' *(signature)*

CITE DE LA CHESNAYE

On a parlé récemment dans la presse locale d'une rénovation de la « Cité de la Chesnaye ». Quelle est l'origine de cette cité ?

Rappelons d'abord que lorsque le nouvel hôpital fut installé et que les Religieuses hospitalières eurent quitté leur ancien monastère, les bâtiments devaient devenir Hôtel de Ville. La guerre de 1914 empêcha la réalisation de ce projet. L'ancien hôpital devint hôpital militaire pendant la durée de la guerre. Par la suite on y logea un certain nombre de ménages dépourvus de ressources. Mais bientôt un projet fut en cours de réalisation : l'implantation de l'E.P.S. de garçons qui nécessita la démolition de la plupart des anciens bâtiments de l'hôpital construit après 1832 (sauf le pavillon dit "des officiers"). Que faire des personnes qui y étaient logées ?

Les terrains achetés par la commune pour l'installation du nouveau cimetière de la Chesnaye n'avaient pas tous été utilisés. C'est sur la partie restée disponible que furent montés les baraquements Adrian qui constituèrent la première « cité-secours » de la Chesnaye.